

---

# Bulletin de l'Institut

pour

## l'étude de l'Europe sud-orientale

Publication mensuelle

dirigée par

N. IORGA, G. MURGOCI, V. PÂRVAN

PRIX D'ABONNEMENT :

Un an, 6 fr., un n-o 50 ct. — Étranger : un an, 7 fr., un n-o 60 ct.

Dépôt à la Librairie C. Sfetea, Bucarest

S'adresser pour la rédaction à

N. Iorga, Vălenii-de-Munte (Roumanie)

---

ACADÉMIE ROUMAINE

BULLETIN

DE LA

SECTION HISTORIQUE

PUBLICATION TRIMESTRIELLE.

SOUS LA RÉDACTION DE N. IORGA

Vol. III, n-o 1.

---

NOTES ET EXTRAITS

POUR SERVIR A

L'HISTOIRE DES CROISADES

AU XV-e SIÈCLE. PUBLIÉS PAR N. IORGA

Quatrième série (1453-1475).

---

---

---

# Buletinul Institutului

pentru

studiul Europei sud-ostice

Publicație lunară

condusă de

N. IORGA, G. MURGOCI, V. PÂRVAN

---

PREȚUL ABONAMENTULUI :

Un an, 6 lei, un n-r 50 b. — Străinătate : un an, 7 lei, un n-r 60 c.

---

Deposit la **Librăria C. Sfetea, București**

Pentru redacție a se adresa  
D-lui N. Iorga, Vălenii-de-Munte.

---

---

A apărut

## Istoria războiului balcanic

de N. IORGA.

Prețul: Lei 3.50.

---

---

A apărut

## ISTORIA COMERȚULUI ROMĂNESC

de N. IORGA.

VOLUMUL I-iū (până la 1700):

**Drumuri, mărfuri, negustori și orașe.**

Lucrare scrisă din inițiativa și cu sprijinul d-lui  
DIMITRIE HAGI-THEODORAKY.

Prețul: lei 3.50.

---

---

# BULLETIN DE L'INSTITUT

POUR

L'ÉTUDE DE L'EUROPE SUD-ORIENTALE

---

---

A. J. B. Wace et M. S. Thompson: *The nomads of the Balkans.*

---

A. J. B. Wace et M. S. Thompson, *The nomads of the Balkans*, Methuen et Comp., Londres 1914.

On a pour la première fois un grand travail d'ensemble sur les Roumains — ou *Aromâni* — de la Péninsule Balcanique. Et ce n'est pas une compilation quelconque; l'ouvrage est dû à deux savants anglais qui, ayant pris intérêt à ce petit peuple d'origine roumaine, aujourd'hui le plus isolé et le plus malheureux des populations des Balcans, ont visité plusieurs fois leurs vallées, leurs montagnes, leurs abris d'hiver, dans le Pinde et en Thessalie, à Velestinos, patrie de Rhigas, le promoteur de la liberté hellénique, à Tricala, Larissa et Ellassona, et ont recueilli, pendant des voyages d'études poursuivant d'autres buts, un très grand nombre de renseignements de source directe concernant les „Vlaques“ nomades et leur manière de vivre (les auteurs confessent cependant n'avoir pas vu les Roumains d'Acarnanie et ceux d'Albanie au Nord de Coritza et à l'Ouest de de l'ancienne Moschopolis; les Farchériotes, population extrêmement intéressante, leur sont connus seulement par ceux qu'ils ont rencontrés sur leur route dans la plaine).

Avant de passer à l'examen de cet ouvrage, d'une importance certainement exceptionnelle, nous rappellerons qu' avant ces archéologues anglais en quête d'inscriptions inédites, un célèbre archéologue français, qui n'est autre que Heuzey, dans son ouvrage sur le *Mont Olympe et l'Acarnanie*, puis un autre archéologue de cette nation, Lenormant lui-même, les avait „découverts“ aussi — bien qu'ils eussent lu les pages de Pouqueville et celles de Leake — au cours d'excursions semblables à travers ces contrées de la Macédoine. Le titre même de la petite étude, moins connue, de Lenormant, publiée dans la „Revue orientale et américaine“ en 1864: „Les pâtres valaques de la Grèce“, ressemble à celui de l'ouvrage présent.

S'occupant de cette population, qu'il range parmi celles qui sont „encore mal connues“ et „qui ont échappé jusqu'à présent à l'attention de la plupart des voyageurs“, mais qui „méritent cependant d'attirer les regards“, il la compare aux bergers d'Homère. Les ayant rencontrés en Attique, „autour de Daphné“, Lenormant a reconnu aussitôt, d'après leur langage absolument latin, „la race valaque ou roumaine“. Ses souvenirs d'historien lui permettent de reconstituer le passé de ces traînants de leur race, qu'il croit destinés à une infaillible mort lente. Il y a quatre pages d'histoire qui forment un excellent résumé de leur histoire et que M. M. Wace et Thomson, dont nous verrons l'information sur ce sujet dans la suite, auraient pu faire entrer avec profit dans leur livre.

En ce qui concerne les caractères ethnographiques, Lenormant distinguait entre les nomades, les Karagounis, aux „vêtements noirs“ (Farchériotes, dirions-nous aujourd'hui), „Vlaques“ d'Albanie et d'Épire, race sans mélange, et les Koutsovlaques proprement dits, souvent fixés dans les villes et ayant des attaches avec la société hellénique ou hellénisée qui les entoure. Dans leur langue commune il distingue un simple dialecte du roumain parlé sur la rive gauche du Danube. „Les formes et les règles grammaticales sont, à peu de choses près, les mêmes; mais les mots s'écartent assez dans leur prononciation pour que les deux grandes divisions de la race roumaine aient quelque peine à se comprendre“: des preuves en sont données (p. 244 et suiv.). Il ne se décide pas entre l'hypothèse de Leake, qui fait venir du Danube ces *Aromini*, et celle de Heuzey, qui reconnaît leur caractère — évident pour nous — d'aborigènes, descendant des anciens Illyriens et des colons romains qui les ont submergés. „Dans l'état actuel des connaissances“, écrivait Lenormant, il y a un demi-siècle, „ces deux opinions sont également vraisemblables; la première a pour elle l'unité fondamentale de la langue roumaine, *principalement dans ses formes grammaticales, qui sont ce qui constitue réellement l'individualité d'un idiome*; le seconde peut trouver des arguments en sa faveur dans les différences sérieuses qui, malgré l'unité fondamentale, existent entre les deux dialectes de cette langue“ (p. 246). Il demandait „un bon vocabulaire“, un recueil des „chansons des pâtres“, dont il reconnaissait le caractère ar-

chaïque, et „une comparaison du dialecte des Valaques méridionant avec l'état de la langue des Roumains de la Dacie, telle qu'elle se parlait et s'écrivait aux X-e et XI-e siècles, époque où a pu se produire la séparation des deux rameaux<sup>1</sup>“.

Des traits de mœurs, illustrant la manière de vivre de ces „sauvages“, finissent cette conférence, et Lenormant observe que le brigand Davélis, qui, „pendant l'occupation anglo-française, eut l'audace d'enlever en plein jour un officier de notre armée sur la route d'Athènes au Pirée et de l'emmener prisonnier dans le Cithéron“ (p. 251), appartenait à ces tribus de bergers. Il trouve des mots expressifs pour définir l'âme de ces éternels voyageurs: „Le déplacement n'est pas une nécessité que le Valaque subisse par force; c'est un besoin de sa nature, c'est sa vie. Je ne sais quel esprit changeant et mobile lui a passé dans les veines. Détaché du sol, où les autres hommes sont comme enracinés, on dirait qu'il a pris de ses troupeaux l'instinct qui, tous les ans, lui fait remonter les vallées et le ramène ensuite vers les basses régions“ (p. 251). Mais il a connu aussi les propriétaires de troupeaux de Gardhiki, les „orfèvres, et ciseleurs“ de Siracou et Kalorytès (Călarlii), les riches bourgeois de Tricala et ceux de Métsovo, établis dans les villes de l'Occident, qui reviennent dans leur patrie seulement pour jouir des plaisirs de la retraite. Sans espérer pour eux une autonomie nationale, Lenormant ne leur dénie pas un avenir leur appartenant en propre, d'autant plus que, non moins intelligents que leurs frères du Danube, ils leur sont supérieurs par la pureté de leurs mœurs patriarcales (p. 252). Colettis est un exemple de ce qu'ils peuvent devenir, et le savant français retrouve dans cette puissante personnalité politique de l'Hellade moderne „tous les caractères d'un homme de race latine“, centralisateur et autoritaire.

\* \* \*

Une grande partie de l'ouvrage est occupée par la description du voyage fait par les auteurs, „sans guides et parfois à pied“, parlant, à une population habituée à considérer tout étranger avec défiance le dialecte „valaque“ des bergers. On a d'abord

---

<sup>1</sup> Lenormant avait lu l'opuscule, alors récent, du poète roumain Bolintineanu sur „les Roumains de la Macédoine et du Mont Athos“ (Bucarest 1868) et il feuilletait la *Revista Română* d'Odobescu.

la route de Tyrnavos, — *l'ancien* Trnovo (et non celui des Balcons), dans la région où éclata la révolte des pâtres qui amena la fondation de l'État des Assénides —, à Samarina, le grand centre, célébré aussi par Bolintineanu, en roumain, des *Aromâni*. On donne en même temps le tableau des circonstances dans lesquelles s'accomplit chaque année, à la fin de mai, le départ de cette population migratoire. D'après les auteurs, „deux tiers au moins de la population de Tricala“, qu'on traverse, „est composée de Valaques ou d'habitants d'origine valaque“ (p. 16); ils signalent aussi la Nouvelle Samarina, fondée par les pâtres après l'annexion de la Thessalie à la Grèce, en 1881, sur cette terre de chrétienté (*ibid.*). La route qui traverse la montagne pour aller à Métsovo et à Ianina est abandonnée depuis le tracement de la nouvelle frontière, amenant la ruine des établissements valaques qui la bordaient (p. 17). On passe près des couvents célèbres de Météora, qui ont fourni tout récemment une si riche récolte de documents à M. N. Véis et dont nous avons signalé, dans le „Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine“, II-e année, n-os 2-4, les relations avec la Valachie danubienne. Des notes intéressantes sur la lisière de la Turquie, telle que l'avait laissée le traité de 1881 (pp. 18-19).

A Pleșa déjà on est sur le territoire valaque, surmonté par les montagnes encore éloignées (p. 20); à Grébéna on voit la grande foire de St. Achillée pour les bergers nomades, qui y affluent par milliers (p. 21 et suiv.): l'histoire de la ville est retracée d'après les chroniques et les documents de Byzance. Les notes sur la population „mystérieuse“ des „Valakhades“<sup>1</sup>, de religion mahométane et de langue grecque, sont toutes nouvelles: les Valaques ont certainement raison de voir dans ces transfuges, pareils aux Pomacs du Rhodope et aux Găgăuți-Gagovtzi de la Dobrogea, des co-nationaux ayant perdu en même temps la croyance et la langue de leurs ancêtres (pp. 29-39); l'étymologie „v'allachi, par Allah“ est inadmissible. Les *Copăciari* sont les villageois qui n'ont abandonné que leur langage roumain, échangé avec le grec: Bolintineanu ne paraît pas les distinguer, au moins dans ses chants, des autres Aroumains; mais l'étymologie qui fait dériver ce nom de *copaciū*, arbre, me paraît tout aussi suspecte que celle des „v'allachi“ mentionnés plus haut. M. Weigand

<sup>1</sup> Cf. *Afstriacadzî*, Autrichiens, etc.

de Leipzig, a cru découvrir un mot slave en relation avec leurs occupations agricoles.

Un certain nombre de villages appartenant aux transfuges valaques est présenté ensuite; près de la montagne du Gorguliu (*gurguiū*, en roumain) s'élèvent les maisons de Samarina: huit cents familles environ y reviennent chaque été comme vers leur ancienne patrie (p. 38).

Le chapitre suivant décrit cette „ville“ valaque de 5.000 habitants dans le Pinde, avec deux vieilles églises et où „chaque jour est un *bazar*“, une foire: on y trouvera tous les détails de la plus minutieuse topographie et, sans doute, plus qu'il n'en faut à quelqu'un du commun des lecteurs; les noms roumains des sources (*șopote*, „*fândăni*“, des „eaux“: *apa spînzurată*, „l'eau suspendue“), sont d'une vraie et fraîche poésie rurale. Après les fêtes des Apôtres, de St. Hélié et de l'Assomption, à la S-te Marie de septembre, la plupart des habitants redescendent vers la plaine, d'après la coutume archaïque, les bergers seuls pouvant s'attarder jusqu' à la St.-Démètre, six semaines plus tard. Des coutumes pareilles se rencontrent aussi chez les *Mocani* de la Transylvanie et des régions voisines de la Valachie, qui ont les même trois principales fêtes. Quelques pages sont consacrées aux visites, aux excursions, aux repas, aux jeux et aux danses. De fait, la vie des Aroumains en général y est présentée sous tous ses aspects.

La comparaison entre le Grec, habitué à vivre dans les villes, près du café et des nouvelles du jour, „excessivement curieux, surtout en affaires“, d'une verve chaude et dépensier de gestes, et le Valaque rêveur, amoureux de la nature libre, sobre en gestes et paroles, nullement vengeur des offenses et dénué de tendances agressives, est tout à fait juste (pp. 53-54). Le costume est traité dans un chapitre spécial, avec des riches illustrations, d'une exécution parfaite (p. 60 et suiv); les noms des vêtements et des éléments dont ils se composent: *cămeașă*, *cioarici*, *călțăveși*, *brîu*, *căciulă*, *cline*, *sarică*, *tămbar*, *urechi*, *dulamă*, correspondent à ceux qui sont en usage sur le Danube et dans les Carpathes; certains autres, tirés du vocabulaire grec ou slave, appartiennent en propre aux Aroumains. Le costume populaire des femmes est dûment présenté dans la planche X. Les auteurs traitent ensuite, toujours en partant de Samarina, qu'ils ont

trois fois visité en été, alors que toute la population s'y rassemble, de l'administration (les cinq *mouktars*), des occupations usuelles (on relève la propriété en commun des champs, des pâtures, de la forêt), de l'industrie (il y a des orfèvres), de l'élevage (en regard des 8.000 brebis en 1877 on en a aujourd'hui seulement 1.700; les noms pour les outils et la fabrication: *lapte gros, urdă, caș, unt*, sont en grande partie connus chez les Roumains du Danube; l'industrie de la laine est traitée avec une attention spéciale), du commerce, des bâtisses.

On trouvera ensuite un bon chapitre sur les coutumes des Roumains aux principaux moments de la vie individuelle. Ces coutumes sont-elles vraiment les mêmes que celles des Grecs (p. 100)? Nous en douterions. Si la langue grecque est employée pour les chansons usuelles à Samarina, ce n'est pas le cas pour d'autres régions (surtout pour celles traversées par les Farchérites). Mais il ne faut pas oublier que le rayon des recherches faites par les auteurs ne s'étend que sur ce territoire et que le reste est dû seulement à des informateurs. L'identité des noms pour les notions principales (*nun, colac, poamele, furtați, surate*) avec ceux qu'on emploie chez les Roumains carpatho-danubiens est frappante. Les renseignements sur les festivités et la littérature du peuple à Samarina sont beaucoup plus courts (les *pirpirune* ou *păpărune*, — des jeunes filles couvertes d'herbes, qui dansent pour amener la pluie —, sont, en effet, les *paperude* des Roumains de la Dacie; l'étymologie qui fait dériver le mot de Péroun, le „Jupiter pluvius“ des Slaves, est insoutenable, mais les autres ne sont pas meilleures); la *colinda* de Noël se rencontre sur n'importe quel point du territoire ethnique des Roumains; les *liguceari* ou *aruguceari, ișchinari, arachi, geamalari* (du turc: dschamala) avec leur théâtre populaire ambulant, correspondent aux „poupées“ ou fantoches, aux *păpuși* des Roumains du Nord; mais l'Arabe — ou l'Albanais — est remplacé par le Cosaque; de ce côté, les anciennes obscénités, dont parlent aussi les auteurs (p. 139), se sont conservées, surtout si on demande le jeu „sans rideau“ (*fără perdeă*). Pour les *Rusalii* (Pentecôte), qui portent le même nom dans le Pinde et sur le Danube, ainsi que dans d'autres pays du Balcan, les auteurs admettent l'étymologie, qui a été contestée, de *rosalia* (p. 142). Les mauvaises fées s'appel-

lent *albele*, *mușatele*, „les blanches“, „les belles“, ce qui correspond aux „frumoase“ des autres Roumains.

Pour la première fois (p. 144 et suiv.) on a une histoire du centre valaque qui est cette Samarina. Ce n'a pas été une tâche facile, car les renseignements sont tirés pour la plupart de la bouche même des gens du peuple. Le monastère a créé le village, qui en porte, du reste, l'ancien nom, celui de S-te Marina. Au XVIII-e siècle, il souffrit des incursions faites par les Albanais pillards de Tépélen et de Colonia (mais Ali-Pacha ne fut pas le fils d'un Pacha, et Véli ce n'est pas son père, mais bien un de ses fils). Iani ou Ianaki, „fils du prêtre“, se gagna un nom en défendant cette place contre les brigands; d'autres semblables héros sont mentionnés dans les chants populaires. Un récit conserve le souvenir de Jean Tsigaras, de Vradéto, revenu de Valachie, avec une grande somme d'argent, et dépouillé par Ali (p. 151), et nous ferons observer, pour montrer aussi l'authenticité de ces traditions orales dans les Balkans, qu'un Constantin Tzigaras, fils de Nicolas, né à Ianina en 1783, quitta l'Épire, avec une permission spéciale de son tyran, et alla s'établir en Moldavie, où il fit fortune (nos *Studii și documente*, XVIII, pp. 120-127). A cette époque déjà la population, qui comptait jadis 15.000 hommes, avait commencé à décliner. Le reste est plutôt une histoire de brigands.

En ce qui concerne le reste des Aroumains, les auteurs nous donnent une description compétente de ceux qui habitent les environs de Samarina, à Smiksi, Avdela, Perivoli, sous le Munte Ou („de l'Oeuf“), à Turia (on rencontre aussi le nom dans la Moldavie), formée par la réunion de l'ancienne Turia avec Acornu (Cornul), Căldărușa et Codru-Mare („la Grande Forêt“),—un centre de propagande nationale roumaine,—à Amérou, Aminciu ou Métsovo, une „ville“, composée de deux parties qui s'appellent en roumain „Le Serein“ (Serinu) et „Le Coucher du Soleil“ (Nchiare): c'est la patrie du richard Avéroff, un des grands „évergètes“ d'Athènes et de sa ville d'origine. Métsovo s'est formée aussi, dès la fin du XIV-e siècle, autour d'un couvent dont le catégoûmène est déjà mentionné dans un document de 1380: au XVII-e siècle, elle obtint de larges privilèges, qui s'étendaient au territoire voisin,

du clan des Malakassi, depuis longtemps mentionnés dans les sources byzantines. La ville payait un revenu à la Sultane-Mère. Ses marchands étaient connus en Europe au XVIII<sup>e</sup> siècle, ayant leurs établissements dans les principales villes de l'Occident. Ali-Pacha écrasa son autonomie. La révolte de 1854 pour la cause de l'hellénisme lui fut tout aussi fatale. Suit la description des villages de Băiasa, fondé par la réunion de ceux de Baietan, Bistriți, Sânta-Vineră et Săndumitru, dans la montagne du Zagori épirote, à laquelle Lampridès a consacré une partie de ses *Ἡπειρωτικά*, de Leca, Paliochori, Dobrinovo et Leșnița, qui, de même que Métsovo, ont des sympathies violentes pour la cause de l'hellénisme. Les auteurs ont visité aussi dans la montagne les villages de Palioséli, au nom gréco-slave, de Pădză, d'Armata, de Briaza, nom qu'on rencontre souvent dans les Carpathes aussi, de Furca, sur la route de Ianina.

Ce livre consacré à Samarina et aux territoires voisins emploie une dizaine de pages seulement pour cette population roumaine que les auteurs, rejetant l'exagération en plus aussi bien que les tendances intéressées à déprécier, évaluent à environ 500.000 hommes (p. 10). Il présente d'abord les six villages farchériotes de l'Acarnanie, l'ancienne „Petite Vlachie“, habitée pendant l'hiver seul.

Les Valaques des sources de l'Aspropotamos (Siracou, patrie du poète Zalakostas), Kalaritès (Călarlii) s'étendant jusqu'au territoire des Malakassi et à Acornu et au Nord, jusque vers Métsovo (5-6.000 hommes).

Les Valaques de l'Olympe (Vlakho-Livadi et deux autres villages).  
Vers l'Est:

Les Valaques de Véria (Sélia, Doliani, Xirolivadi).

Les Valaques de Vlacho-Klissoura, Blață, Pipiliște, Șișani, à l'Ouest des autres.

Les Valaques de Nevesca, Belcamen et Pisuderi (au Nord des autres).

Les Gramochténi (de Gramoșta), au fond du Pinde.

Les Valaques de Cortscha (Koritsa), un peu plus au Nord de l'ancienne Moschopolis, — avec son monastère bâti en 1632 —, détruite par les Albanais, et de Șișisca (Linotopi et Nicolîța ayant été hellénisées).

Les Valaques d'Okhrida, de Gopeş, de Crouchévo, de Molovişte, Nijopole, Tîrnova, Magarova et de Monastir-Bitolia. Au Nord, ceux de Struga et de Beala.

Les Valaques d'Albanie. A savoir: le groupe de Lunca et Gatrovo, le groupe sur la rivière de l'Aouos (parmi ces villages Frachéri, dont les Frachériotes) et, au Nord, le grand groupe de Bérat (10.000 hommes, 38 villages).

Les Mégléno-Valaques, sur le Vardar, à Guevgueli, Liumniţa et Nunte, 14.000, agriculteurs sans exception, „en partie Musulmans“, parlant un dialecte spécial.

Les Valaques du col de Dschoumaïa, tout au Nord, près de l'ancienne frontière bulgare.

Et cela sans compter la population urbaine valaque dans toutes les villes de la Macédoine et de l'Albanie, dans Sérès elle-même, dans Névrocop, Démir-Hissar, Mélénik, ainsi que dans Ianina, Sofia, Philippopolis, Niche, Belgrade, etc., avec, aussi, les villages valaques dans les environs <sup>1</sup>.

Dans la classification donnée par Weigand, les groupes de communes habitées par cette population s'étendent le long des vallées suivantes — *et les vallées jouent le rôle principal pour l'extension de toute peuplade de pâtres*—: du Scoumbi, de la Bératié et de la Dévol, en Albanie, de la Voïoussa, de l'Arta, de l'Aspropotamos, de la Salembrie, de la Vistritzta et du Vardar.

\* \* \*

Dans un livre que les auteurs anglais n'ont pas employé (*I Romeni d'Albania*, Rome 1912), M. C. Burileanu a fixé, sur la base des informations personnelles recueillies au cours de son voyage, des colonies de Farchériotes ambulants sur toute la côte d'Albanie, à partir de Cavaia et jusqu'au golfe de Vallona, le long de la Moussakia, en dehors des îlots qu'il a pu constater au Sud de Santi-Quaranta, sur la côte orientale de Corfou et dans différents centres de la région de Moschopolis et de Colonia. Il a montré nettement la différence qui existe entre ces Farchériotes, migrants en partie, en partie établis dans les villes, qui conser-

---

<sup>1</sup> Weigand signalait aussi les 1.500 Aroumains vivant dans les villages de Bujdeva et Lopova, sur la montagne d'Alabouroun.

vent avec un soin jaloux, dans l'habillement, la manière de vivre, l'isolement envers l'élément étranger, les traditions les plus lointaines et les plus pures, et les riches „Moschopolitains“, mâtinés de Grecs ou ayant au moins une forte propension vers l'hellénisme qu'ils s'efforcent de singer, bien qu'ils n'arrivent pas encore à se confondre avec lui (*ibid.*, pp. 28-29): ces derniers sont assez disposés à s'allier même aux Albanais, leurs voisins; ce sont les riches négociants, les industriels avisés, les „intellectuels“ et les „capitalistes“ de la race.

Nous ferons observer aussi que l'auteur roumain a visité encore les villages voisins de Coritza: Pleasa (150 familles), Dişnița (p. 39 et suiv.), où il a retrouvé ses Farchériotes favoris, apauvris depuis l'annexion de la Thessalie à la Grèce, qui produisit des empêchements naturels à la transhumance des troupeaux valaques (l'émigration en Amérique est très forte; p. 42)<sup>1</sup>. Il a passé ensuite, de Pogradetz, au Sud du lac d'Okhrida, à Nicea et Lunca (voy. plus haut, p. 113), puis à Şipsca, ancienne ville de commerce, à Bitcuchi, autre monceau de décombres, à Moschopolis elle-même, le pauvre village (246 maisons) sis aujourd'hui sur les ruines de la grande cité florissante. Il a pénétré dans la montagne voisine pour voir les „colive“ (roumain: colibe) des Farchériotes, originaires de l'Albanie du Nord, ou Moussakiari, aussi bien que de celle du Sud ou Tschamériani (p. 113; ils passent l'hiver du côté de Préméti)<sup>2</sup>; les seconds seuls, plus riches, ont leur territoire de transhumance bien défini et obéissent à des chefs, les *celnici* (tschelniks). M. Burileanu retrouve les „calive“ en passant la haute montagne du Tomor vers Bérat, où vivent 5.000 Roumains (p. 185). De Bérat à Vallona les Aroumains ne manquent pas non plus dans les villages. L'auteur a décrit dans un chapitre spécial les tristes bouges de misère de la Moussakia, toute pleine de Roumains (ils s'appellent *Rrmăni* et non *Aromăni*), pâtres, *tshobans*, au nombre de 20.000<sup>3</sup>, entre les points de Vallona, d'Arbénitza et de Bérat, les

<sup>1</sup> Il publie aussi (p. 45) cet avertissement charitable de deux chefs de bande grecs opérant en 1905: „Aux habitants de Pleasa. Nous faisons savoir aux habitants que celui qui se déclarera Roumain de nationalité, ou enverra ses enfants à l'école roumaine, ou priera dans l'église roumaine, sera condamné à mort et décapité“.

<sup>2</sup> Leurs vêtements sont les mêmes que ceux dont il est question à la page 109. Une cérémonie de noces, p. 136 et suiv.

<sup>3</sup> On en compte 3.000 à Fieri (p. 224).

*Uianiti* (originaires d'Uianicu), les *bătuți*, chassés dans les querelles locales de Moschopolis, les „caragounes“ (voy. p. 106).

De Durazzo, avec „plus de mille Roumains riches“, à Tirana M. Burileanu trouve ci et là des éléments appartenant à sa nation. Sur le Scoumbi, du côté de Cavaia, les Farchériotes sont très nombreux. „Il n'y en a pas d'autres au Nord du Scoumbi, jusqu'à Scutari, et à l'Est jusqu'à Elbassan“ (p. 263).

Dans un nouveau voyage, le même auteur est arrivé à connaître directement les Roumains du côté de Préméti et Colonia, à l'Est de Vallona. Ils ne commencent qu'à Cossina, non loin de Frachéri. En revenant vers Santi-Quaranta, il a retrouvé d'autres établissements de ces „tschobans“ (sur les noces de Medschidié, p. 366 et suiv.).

Les auteurs anglais ont dû ajouter un chapitre sur la langue des „Vlaques“ et un autre sur leur histoire (sans compter des notes bibliographiques et un glossaire). Le premier commence par l'affirmation que ce jargon du Pinde et de l'Adriatique est, malgré des différences si notables, „un dialecte du roumain...“, car toute la grammaire, qui est la base essentielle des langues, garde son caractère latin“ (p. 226)<sup>1</sup>.

En ce qui concerne l'histoire, nous emploierons cette occasion pour proposer une nouvelle division et présenter des hypothèses nouvelles.

„Les Valaques“, disent les auteurs avec raison, ainsi que nous l'avons dit nous-mêmes à plusieurs reprises, „ont été en dehors de la sphère de l'histoire“, donc, jusqu'aux tout derniers siècles, les sources ne peuvent pas nous renseigner sur leur compte, et, comme, en descendant des montagnes, ils s'absorbèrent lentement dans la population qui les y avait précédés et comme ils n'ont jamais eu de vie politique autonome — ajouterons-nous —, le même silence enveloppe aussi leur passé plus récent.

---

<sup>1</sup> Il faut rapprocher l'observation que la postposition de l'article, qui distingue trois langues balcaniques, grâce au même fonds thrace, se retrouve aussi en Scandinavie, de la similitude du costume populaire suédois avec celui de ces peuples des Balcans. Nous avons donné ailleurs l'explication. Elle réside dans la longue cohabitation des Goths, qui se sont dirigés ensuite vers le Nord, avec les Thraces dans les régions de la Petite-Russie et des pays roumains.

Sans discuter la bizarre hypothèse présentée puis rejetée par MM. Wace et Thompson, que les „Valaques“ sont une tribu asiatique comme les Magyars et les Bulgares (p. 28), il est certain que la partie occidentale de la péninsule des Balkans était habitée par les Illyriens, que les Romains conquièrent pour mettre fin à leurs actes de piraterie qui empêchaient le commerce normal dans la Mer Adriatique. Vaincus et soumis, ces barbares ne disparurent pas plus que leurs frères, les Thraces, dont ils avaient emprunté le langage, abandonnant le leur, dont on trouve des restes dans la nomenclature géographique des régions vénéto-euganéennes et jusque dans les vallées du Tyrol. Ceux des indigènes qui furent plus complètement dénationalisés formèrent l'ancienne population des villes de l'Adriatique, dont la langue romane, qui ne s'éteignit qu'il y a quelques années, fut remplacée ensuite par le vénitien des marchands italiens du moyen-âge. Une influence latine moins forte créa les Aroumains, qui ne s'appellent pas ainsi comme sujets de l'Empire romain d'Orient, ainsi que le font les *Ῥωμαῖοι* grecs, selon l'avis des auteurs anglais, mais, plus précisément, comme élément resté libre au milieu des territoires envahis par les barbares slaves. Ceux qui échappèrent le plus à cette influence ce sont les Albanais, bien que leur langue soit profondément imprégnée de latin.

Il y a eu un temps où ces Roumains de l'Adriatique étaient reliés à ceux du Danube, de l'ancienne Dacie, par toute une population de bergers qui habitait les montagnes de la Dalmatie, la Bosnie et certaines régions de la Serbie actuelle. Cela explique le caractère de similitude qu'offrent les dialectes du Balcan avec ceux des Carpathes, leur indubitable unité en ce qui concerne ce fonds de toute langue qui est, alors que le vocabulaire est soumis ensuite à des influences différentes, d'autant plus essentiel qu'il est moins visible<sup>1</sup>. Certains noms de localité du VI-e siècle mentionnés dans le livre de Procope sur „les édifices“, noms appartenant au territoire de l'ancien Illyricum, montrent que la langue était déjà en train de gagner son cachet particulier. Mais les termes de commandement cités dans des sources byzantines du

---

<sup>1</sup> Il faut tenir compte aussi de ce fait que la région en-deçà du Danube où la langue offre une plus grande similitude avec celle des Aroumains est justement le Banat, par lequel se faisait la liaison.

VII-e siècle, dans lesquels on a cru découvrir des prodromes du roumain, appartiennent, ainsi que l'ont depuis longtemps prouvé les philologues (mais cf. pp. 256-257), au langage militaire fortement empreint de „vulgarité“ latine; on a expliqué par le slave aussi le βεζεϊτε δ ρζεσαρ, dans lequel les auteurs anglais voient un cri de guerre valaque (*ibid.*).

L'invasion slave aurait-elle rejeté ces Latins balcaniques dans les montagnes du Pinde? On peut en douter. *Il est énormément difficile de transformer une population sédentaire, adonnée au commerce et aux métiers, dans une population de bergers: l'histoire ne présente pas un seul cas indubitable d'un pareil changement dans les occupations économiques*<sup>1</sup>. Il faut donc admettre seulement que les „Vlaques“ furent empêchés de parvenir dorénavant jusqu'au rivage et de tirer les conséquences naturelles du voisinage de la Mer pour leur progrès.

Nous avons montré dans les „Notes d'un historien relatives aux événements des Balcons“ („Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine“, I) que le passage de Cédrene qui cite pour la première fois les Vlaques ὀδιται vers 976 ne regarde pas des „voyageurs“ valaques ou bien (p. 257) des „Vlaques errants“, mais bien des *kervanadschis*, des chefs de caravane de cette nation. Et ce n'est pas le premier témoignage authentique concernant les Roumains de la péninsule, puisqu'ils ne formaient qu'une seule masse, de la Thessalie à la Save, et que des documents dalmates donnent des noms comme Neagul, Dracul dès „le IX-e-XI-e siècle“ (Jireček, *Geschichte der Serben*, I, p. 155). Dans l'étude citée plus haut nous avons fait ressortir l'apport, indispensable, fourni par les peuples „nouveaux“ qu'étaient les Valaques et les Albanais pour arriver à la formation et aux victoires du second Empire bulgare, dont le centre fut dans ces régions d'Okhrida, car elles sont le point de départ primitif des Vlaques, et ils n'en rayonnèrent qu'ensuite vers la Thessalie, dont les places ne furent pendant longtemps que leur résidence d'hiver. On s'expliquerait la formation du groupe méglénite dans le Rhodope, avec un dialecte très distinct, isolé depuis longtemps, par la colonisation, due à Basile le Bulgaroctone, empereur de Byzance, des prisonniers faits sur les Valaques combattant sous les drapeaux du

<sup>1</sup> Les auteurs aussi insistent, du reste, sur ce fait.

„Tzar“ Samuel. Les auteurs reconnaissent du reste (p. 257) le bien-fondé de ces conjectures concernant la participation de l'élément roumain aux vicissitudes de l'„Empire d'Okhrida“. Ils mentionnent la description, si large, de Kékauménos, qui nous présente, dans la seconde moitié du XI-e siècle, la Thessalie valaque des pâtres hibernants soumis à l'autorité patriarcale d'un Nicolîță, le vrai type du *celnic* dans le haut moyen-âge (cf. aussi notre *Geschichte des rumänischen Volkes*, I, p. 92 et suiv.). Au XII-e siècle, le rabbin Benjamin de Tudèle les retrouve, avec leurs superstitions bogomiles, patarènes, affectionnant les noms bibliques, du côté de Zéitoun, donc dans la même Thessalie, vers la Mer. Des noms vlaques de personnes et de localités étaient déjà mentionnés pour cette époque dans Lenormant; nous les avons interprétés surtout dans les „Notes d'un historien“.

Y avait-il vers 1190 assez de „Vlaques“ dans le Balcan même pour que les tshelniks Pierre et Assan eussent pour fonder avec leurs forces le troisième Empire bulgare? Nous en douterions, et c'est pourquoi nous proposons (voy. aussi plus haut) de placer l'église patarène, destinée à être le point de départ de la révolte, dans la région thessalienne, valaque. L'État à demi indépendant de Chrysès (Hirsu), „avec un chef valaque et une population valaque“ *sur le Vardar*, à Prosakon et Stroumnitza, est dûment caractérisé par les auteurs (p. 261). En ce qui concerne le titre de Joannice, il fallait tenir compte de nos observations dans les ouvrages cités: il ne se considéra jamais, — il n'aurait pas descendu à ce point — comme „roi des Valaques“ („Blacchorum“ c'est une traduction insidieuse de *Ῥωμαίων* en Cour de Rome).

A la même époque — et jusqu'au XIV-e siècle — les documents publiés dans les *Acta Albaniae* nous font voir les conducteurs de caravanes valaques qui portent les marchandises des marchands de Raguse, les bergers „de Montanea“, qui fournissent de *caseus valachicus* la ville, les apprentis valaques dans les boutiques des industriels de la côte d'Albanie. Parmi les guerriers de ce dernier pays, une grande partie étaient des Valaques, comme ceux qui venaient de la région des Malakassi. Ils servirent aussi dans les armées des rois de Naples. Les Paléologue restaurés à Constantinople les employaient pour leurs guerres d'Asie contre les Turcs, vers 1300. Et néanmoins la Thessalie

restait assez bien remplie de Roumains pour former une province autonome sous des princes grecs ou serbes (après la conquête du Tzar Douchane), ayant cependant leurs propres chefs, comme Taronas. Une „Petite Valachie“ subsistait du côté de l'Acarnanie et de l'Étolie; Bodonitza était considérée au commencement du XIV-e siècle comme l'échelle pour les blés de la „Valacque“ (Djuvara, *Cent projets de partage de la Turquie*, Bruxelles 1913, p. 35, note 2). Du côté de l'Adriatique, les Balcha valaques fondaient l'État, en même temps slave, albanais, grec et valaque, de la Zenta, qui dura même après 1400 et après les compétitions turques et vénitiennes sur ces régions.

La conquête musulmane finit cependant bientôt cette époque de l'autonomie, pendant laquelle les Roumains étaient encore groupés sur un territoire bien défini.

On ne connaîtra peut-être jamais les privilèges qui certainement furent accordés, dès le XV-e siècle, à ces „Vlaques“ dont l'isolement complet n'a trouvé désormais aucun écho dans les chroniques, et il faudrait que les archives de la Byzance turque fussent ordonnées et ouvertes aux recherches pour avoir des renseignements sur les rapports de l'administration avec ces territoires autonomes. Comme il n'y avait pas de Turcs parmi eux, dont il aurait fallu prendre soin, comme ils conservèrent sans exception jusqu'au dernier temps leur foi chrétienne, comme ils ne gardaient aucune frontière de l'Empire, il leur fut permis de végéter en livrant seulement à la Sultane-Mère, à la Valideh, une somme annuelle, peut-être même une quantité donnée de présents, de la même manière dont les paysans des districts de Cîmpulung et de Vrancea en Moldavie remplissaient leur devoir de sujétion envers les princes de Moldavie.

On mentionne comme places principales Métsovo, Kalaritès et Siracou<sup>1</sup>. Il y avait, en effet, des villes valaques dès une époque qui ne peut pas être antérieure à la conquête ottomane. Il y avait cependant depuis longtemps des Valaques fixés sur des territoires où l'agriculture prospérait. Comme en Serbie, où plusieurs des rois „dédièrent“ des familles valaques à des couvents dont ils devinrent sinon les sujets, les serfs, au moins les fournisseurs par devoir, dans des conditions déterminées, les

<sup>1</sup> Papahagi, *Scriptoriî aromîni în secolul al XVIII-lea*, Bucarest 1909.

empereurs byzantins avaient établi par leurs chrysobulles des nouveaux liens de dépendance entre certaines fondations religieuses et les Valaques du voisinage, qui peu à peu se laissèrent apprivoiser. M. Lampros a publié tout récemment (Νέος Ἑλληνομνημῶν, XII, p. 38 et suiv.) à nouveau le diplôme d'Andronic Paléologue (1324), par lequel l'Église métropolitaine d'Ianina reçoit la garantie de ses possessions sur lesquelles habitent des „fils de Coumans“ valaques d'au-delà du Danube (οἱ παῖδες τοῦ Κομανοπούλου), des individus dont le nom seul prouve une origine valaque (ὁ Τζουμάντουρας, Κουκούβερικα), et de ses tributaires, parmi lesquels les *cete* des Valaques (στίχοι Βλάχων) nommées d'après leur ancienne *gens*: Βλάχοι οἱ Μουντζιάδες ou bien d'après leur chef, le *tschelnik*: Βλάχοι τοῦ Χαλκία, les *colibe* ou *καπνοὶ* des mêmes, comme les douze qui avaient été données à l'Église par Syrgianis le Paléologue, avec ceux qui les conduisaient, parmi lesquels un Vișotă (la famille de ces noms en -otă est très bien représentée en roumain): σὺν τῷ Βισοτᾷ καὶ τῷ Λιγερῷ. On distingue même les Valaques qui doivent le service militaire à l'empereur, et qu'on pouvait envoyer donc en Asie contre les Turcs, des Valaques qui n'étaient pas sujets à ce service et qui avaient donc une valeur supérieure pour leurs maîtres, les ἀστράτευτοι Βλάχοι, comme ceux qui habitaient le χωρίον, le village de Souhan (Σουχάν), au nom slave. Les bergers étaient aussi parmi les meilleurs clients des marchés (ἀγοραὶ) et des foires (πανήγυρεις) mentionnés dans le chrysobulle.

Et, pour mieux comprendre la situation nouvelle de ces Aroumains, il faut se rappeler les nombreux Valaques de la péninsule de l'Athos et du Mont Olympe voisin, qu'on retrouve, avec leurs troupeaux nourrissants et avec leurs femmes, leurs filles, dangereuses pour le salut des moines, dans le voisinage des grands couvents de la Montagne Sainte, dès le XI-e siècle: les couvents en avaient fait des „douloparèques“ pour leur entretien<sup>1</sup>. Il faut se rappeler aussi d'autres parèques, comme ceux que le Tzar Douchane lui-même donna aux grands couvents de Thessalie, à

<sup>1</sup> Voy. aussi le σιγιλιάτικον τῶν Σερβάνων. Un Șerban, Σερμπάνος, est mentionné dans le Pinde, comme pâtre, au XI-e siècle. Voy. *Notes d'un historien*, dans le „Bulletin de la section historique de l'Académie roumaine“, I, p. 90.

<sup>2</sup> Voy notre mémoire sur le Mont Athos, dans le „Bulletin“ cité, II, pp. 151-152, ainsi que les observations de Heuzey et d'Emmanuel Miller, dans son *Mont Athos*.

une époque où il y avait encore parmi les „ἀθηνεύοντες τὴν Βλαχίαν des Roumains, ces Crăciun, ces Dobrilă, ces Calotă (cf. le skite de St. Jean Μρονίλα, Bunilă), auprès desquels habitaient des Roumains soumis à l'obligation militaire, les stratiotes, ayant leurs terres possédées en propre et formant des κεφαλατίκια τῆς Βλαχίας<sup>1</sup>.

Par la création de ces fiefs militaires — Pierre et Assan même en voulaient un au commencement de leur révolte—, par la „dé-dedication“ des ἀστράτευτοι Βλάχοι, des „dispensés“, aux monastères et aux sièges épiscopaux, par la création des „parèques“ valaques, serfs des moines et des dignitaires ecclésiastiques, les Roumains des montagnes souffrirent de graves pertes. Leur individualité ethnique en fut amoindrie. Certains autres „Vlaques“ disparurent bientôt, comme ceux des montagnes de Raguse. D'autres se confondirent, dans la même région dalmatine, avec les Morlaques, les Uscoques, qui apparaissent dès le XVI<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>, à Segna (Zengg) et dans les environs. Des fuyards sont colonisés par la République de Venise sur ce territoire istrien où leurs derniers descendants s'éteignent, à Castelnuovo, à Albona, de nos jours. Les longues guerres de Venise contribuèrent aussi à ce résultat, car il y eut, dans la Moussakia, par exemple<sup>3</sup>, des Roumains aussi, qui prirent service parmi les stratiotes albanais et esclavons de la République. On retrouve ces soudoyers jusque dans la Morée, du côté de Coron et de Modon, vers 1500.

Tous ces détachés, ces dépayés se perdaient facilement dans la majorité, slave ou grecque, des régions agricoles. Mais la domination turque offrait un dédommagement à la race. Puisque la rive de l'Adriatique était en grande partie défendue aux Turcs par la domination vénitienne en Dalmatie et en Albanie, l'importance des anciennes ἀγοραι et πανηγύρεις s'en accrut. On ne connaissait auparavant dans le voisinage du Pinde et dans la Macédoine, dans l'Albanie voisines que les grandes villes dont l'importance était due à l'évêque, à l'administration impériale, qui y résidait, aux seigneurs révoltés qui les avait arrachées aux By-

<sup>1</sup> Le „Bulletin“ cité, II, p. 228, note 5, d'après les documents publiés par M. Véis, dans la Βοζαντις, II (1911), p. 1 et suiv.

<sup>2</sup> Des notes historiques par Ch. Yriarte dans le *Tour du monde*, année 1876.

<sup>3</sup> Il y aurait à étudier sous ce rapport la généalogie de la *Casa Musachia*, publiée par Hopf dans ses „Chroniques gréco-romanes“.

zantins: Ichtib, Kustendil, Scutari, Scopi-Ouskub, Prizren, Okhrida, Kastoria, Ianina, Larissa, Tricala. Sous les Turcs, des bourgs solides se développèrent dans le voisinage des plaines riches, des montagnes plus fréquentées. Et les Roumains, apprentis des Grecs dans les métiers et dans le commerce — ce qui explique le grand nombre de termes dans ces domaines qu'ils empruntèrent à leurs maîtres, — vinrent s'y établir. Une bourgeoisie valaque existait dès le XVI-e siècle, et elle n'attendait qu'une vie plus énergique et mouvementée, plus indépendante, de ces régions du Balcan occidental pour se manifester. Un phénomène absolument analogue eut lieu dans les Carpathes avec ces *Mocani* pâtres, qui fournirent à partir d'une certaine date des éléments précieux à la population des villes voisines et qui fondèrent même des bourgs destinés à un assez grand avenir.

Pendant la seconde moitié du XVI-e siècle, les seuls Roumains balcaniques qui apparaissent dans les sources sont les derniers fuyards qui, en „Tschetten“ („Tschettaj“, „Tshedta“), sous la conduite de leurs Voévodes, cnèzes et „harambaches“ ou Agas, cherchent un refuge sur le territoire des frontières croates et „vindiques“ de l'Empire, qu'ils entendent servir, de toute leur expérience et de toute leur bravoure, contre les Turcs<sup>1</sup>. On trouve parmi eux un Damian Frinçul, un Dragul, dont l'origine roumaine est incontestable. Nous ne croirions pas qu'ils parlaient déjà le slave, mais ils devinrent bientôt, en Styrie et dans les provinces voisines, des „Serbes“, de même que nombre de leurs congénères dans le Pinde étaient devenus des Slaves, des Grecs, comme les paysans agriculteurs au milieu desquels ils s'étaient établis. Quant aux Morlaques, dont une partie était restée vagabonde, ils parlaient le slave dès le XVII-e siècle, un dialecte roumain s'étant conservé seulement chez ces Ciri ou Ciribiri de l'Istrie, dont la description ethnographique est donnée déjà par Hacquet, dans son *Oryctographia carniolica*, à la fin du XVIII-e siècle<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Voy. les documents que nous avons publiés ou résumés dans le vol. XVIII<sup>2</sup> de nos *Studii și documente (Constatări istorice cu privire la viața agrară a Românilor)* et Biedermann. *Die Serben-Ansiedlungen in Steiermark und im Warasdiner Grenz-Generalat*, dans les „Mittheilungen des historischen Vereines für Steiermark“, XXXI (Gratz 1888).

<sup>2</sup> Voy. Engel, *Gesch. des ungarischen Reiches*, II, pp. 178-180. La „Historia degli Uscochi“ de Minucio Minuci (Venise 1676) n'a rien d'intéressant à notre point de vue.

Alors que les Morlaques, les „Vlassi“, vivaient sous leurs anciens de village et leurs „harambaches“<sup>1</sup>, sous leurs Voévodes, jusque bien loin dans le XVIII-e siècle, les Roumains prospéraient dans ces villes qui forment à peu près la frontière entre les établissements grecs, slaves (du Vardar) et albanais. Jadis la République de Venise, dominatrice des mers, pouvait porter ses marchandises jusque dans la Mer Noire, ainsi que sur les côtes de la Syrie et de l'Égypte; maintenant, et à savoir dès 1600, le commerce du Levant appartenait plutôt aux Hollandais, aux Français de Marseille, puis aux Anglais. Les relations vénitiennes avec l'Orient n'avaient pas, bien entendu, complètement cessé, mais la côte orientale de la Mer Adriatique avait gagné, par suite de ce lent procès de décadence du commerce de la République, une importance qu'elle n'avait pas eue jusqu'ici. Et, en même temps, ces contrées montagneuses de la Macédoine et de l'Albanie, préservées par leurs privilèges des extorsions coutumières dans les autres provinces de l'Empire et habitées par des races que l'autonomie avait gardées fortes et entreprenantes, étaient plus capables que n'importe quelles autres d'alimenter un échange de produits d'une certaine importance.

Le développement de l'Épire, dont les habitants pénétraient jusqu'en Moldavie, où un Épirote, Zotos Tzigaras, devenait le gendre du prince Pierre le Boiteux vers 1590, est visible dès le commencement du XVII-e siècle. La colonie grecque de Venise est formée en grande partie de natifs de cette région. Ianina, la *Gianina* des Vénitiens, est devenue une des grandes villes des Balkans. Les marchands qui en viennent pour chercher fortune ne l'oublient jamais; ses églises, ses monastères, ses écoles profitent largement de leurs dons. Une grande maison d'imprimerie grecque à Venise appartient pendant tout un siècle aux Glykys, qui sont originaires de Ianina.

Nous avons déjà rencontré (voy. notre Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine“, III, fasc. 1) dans les „Carte greche“ conservées aux Archives de Venise un grand nombre de marchands valaques originaires de Moschopolis. Ils font un commerce très actif avec Venise, où ils ont un représentant permanent, Zorzi Cumano. La laine des troupeaux valaques est

<sup>1</sup> Voy. aussi Engel, loc. cit., p. 233.

tissue pour en faire des τζέρραις, *cergi*, grossières, tapis à bon marché, pouvant servir aussi à recouvrir les transports de marchandises. Ils vendent encore des peaux préparées à la mode de d'Orient, des *schivane*, aussi bien que des μεσίνια et des maroquins, des draps pour les paysans („abas“). Théodore Nikolaou, fils de Nicolas, signe avec fierté „δ Μοσχοπολίτης“; d'autres Moschopolitains dont on a des lettres vers la fin de ce siècle sont Nicolas Théodorou, Démètre Constantin, „frère de Bendou“, un des membres de la raison *fratelli Bendo*, oncles de Théodore Nikolaou, Adam Dimitriou, Nicolas Stavro, Georges Sidéri, Nicolas Dédou, Jean fils de Nicolas. Les plus riches prenaient à ferme l'approvisionnement des armées turques et faisaient conduire des troupeaux de bœufs jusqu'à Belgrade même, ce qui leur procurait un riche profit, un „kessate“, écrivaient-ils, en employant le terme turc. Leurs lettres sont sans exception en grec, mais ils faisaient instruire leurs enfants à Venise pour qu'ils fussent en état d'écrire couramment le „franc“, l'italien, et de tenir leurs registres de comptes. Leurs comptoirs se trouvaient à Durazzo tout aussi fréquemment qu' à Vallona. Un grand nombre de *kervanadschis* vivaient grâce à ce commerce. Et les Grecs eux-mêmes devaient acheter les draps de Venise, les mousselines, le brocard, le papier oriental, les argenteries en filigrane — que les orfèvres aroumains imitaient avec succès — de ces riches „Valaques“.

Il y en avait qui fonctionnaient à Venise comme banquiers de leurs congénères et aussi des princes et des boïars du Danube. Tel paraît-il, Nicolas Caragiani, qui fut pendant longtemps l'agent du richissime Voévide de Valachie Constantin Brîncoveanu. L'oncle de ce prince, Constantin Cantacuzène le Stolnic, qui fit ses études à Padoue, arriva de cette façon surtout—il y avait cependant à Bucarest même, à Jassy, des „Grecs“ qui parlaient le dialecte roumain de cette „Macédoine“—à connaître ces congénères, dont il fixe les demeures de Ianina jusqu'à Elbassan, où commence, d'après lui, le territoire national albanais. On lui parlait des grands villages de là-bas, dans les montagnes, où se conserve la langue et les traditions, dans un milieu de paysans riches et indépendants. Mais il sait aussi que, à cause de la stérilité de ces „chetre“, de ces rochers, ils émigrent pour s'établir, en quête de „kessate“, dans les „grandes villes turques“<sup>1</sup>. Constantin Cantacuzène les

<sup>1</sup> Voy. p. 122.

appelle Coutsovlaques, avec le sobriquet grec, ce qui ne signifierait que difficilement—c'est cependant aussi son opinion<sup>1</sup>—„Valaques boiteux“ ou „Valaques de condition inférieure“, car une comparaison populaire avec les Valaques du Danube n'est pas admissible: il faut plutôt rapprocher ce nom de celui de Bourgio-Valaques, porté par les Roumains d'Albanie et se rappeler ces dénominations satyriques de Cici, de Ciribiri (en Istrie), de Mocani et Moși (en Transylvanie), de Hușul (en Bucovine), dont les populations des plaines gratifient le lourd berger naïf qui descend de la montagne<sup>2</sup>.

Peu après, un Moscopolite, Démètre Procope, dit Pampéri, qui avait étudié à Padoue, fut le médecin du premier prince phanariote à Bucarest, Nicolas Maurocordato, et la même famille donne ensuite le curé de l'église grecque des marchands de Leipzig<sup>1</sup>.

Avant la moitié du XVIII-e siècle il y avait à Moschopolis, qui gardait toutes ses relations avec Venise, même une „Nouvelle Académie“ grecque, dirigée par Léontiadès Sévastos, qui s'était formé à Kastoria, dans l'école fondée par le Comis valaque Georges le Castriote; elle était soutenue par les marchands, dont la prospérité n'avait pas encore diminué<sup>4</sup>, de même qu'il y eut, peu après, une seconde à Métsovo<sup>5</sup>. Dès 1733 on rencontre des livres grecs, de contenu religieux, imprimés dans la typographie locale, „ἐν Μοσχόπολει“: un moine, Grégoire, fils de Constantin, en était le directeur en 1742-1744. Il venait du grand couvent de St. Naoum près d'Okhrida, qui soutenait parfois les dépenses, mais les „négociants qui se trouvent en Hongrie“ y participaient aussi. C'est

---

<sup>1</sup> Cf. aussi notre *Geschichte des rumänischen Volkes*, I, p. 153. L'autre nom des Aroumains, Țințari (nom des anophèles, des cousins) ne peut pas venir de *cinci* (cinq) prononcé: *șinți*, et les Grecs zézayants ne pouvaient pas être choqués par le son strident des consonnes valaques, de même qu'ils ne pouvaient pas se rapporter à la forme „correcte“ employée par les Roumains du Danube.

<sup>2</sup> „Șchiopî, orbî, blăstămați, hoși“ („boiteux, aveugles, maudits, larrons“); *Operele lui Constantin Cantacuzino*, p. 127.

<sup>3</sup> Papahagi, loc. cit., p. 11, qui mentionne aussi d'autres lettrés moschopolitains.

<sup>4</sup> Papahagi, loc. cit., p. 10.

<sup>5</sup> *Ibid.*

pourquoi Constantin, qui est aussi l'auteur d'un catéchisme, imprimé aussi dans la typographie de son monastère, à Moschopolis, le leur présentait en 1746: il les connaissait, du reste, très bien, ayant été leur prêtre à Miskolcz. Grégoire, évêque de Durazzo, publiait aussi à Moschopolis <sup>1</sup>.

Il serait bien difficile de reconnaître les Roumains parmi les membres des compagnies grecques de commerce, munies de privilèges importants, qui fonctionnaient au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle dans les villes de l'Autriche même. Peut-être la famille Manicati ou Manicati Saphranos était-elle originaire des centres roumains du Pinde <sup>2</sup>.

Alors que ces marchands faisaient fortune dans les pays de l'empereur, d'autres de leur nation prenaient part au commerce de vins que faisaient en Pologne et jusqu'en Russie les *kazaklis* moldaves. L'un de ces derniers, Georges Trikoupa, qu'on appelait dans les villes de Pologne „Kosmiski“, d'une famille assez connue, demanda un manuel de grammaire élémentaire, une *Εισαγωγή γραμματικής*, au maître d'école de Moschopolis, qui était, en 1760, le protopope et hiérokéryx Théodore Kavalliotès (de Kavalala), fils d'Anastase: les dépenses furent soutenues par un marchand de cette ville même, Antoine Hadschi-Georges Boua (Μπουός), „eupatride“, noble de cette ville qui comptait alors 40.000 habitants, dans 12.000 maisons <sup>3</sup>. Théodore était un ancien élève de la „Nouvelle Académie“ moschopolitaine, qui avait continué ses études à Ianina, dans l'école fondée par Caragiani, mentionné plus haut, et soutenue ensuite par Pano Maroutzi, Grec de Russie, époux d'une princesse phanariote: il eut pour professeur ce célèbre Eugène Bulgaris, qui trouva plus tard un abri dans l'Empire orthodoxe du Tzar. Ayant passé quelque temps à Miskolcz aussi, il devait mourir peut-être à Venise en 1786, après un de ces voyages en Europe qu'entreprenaient comme un devoir les lettrés de sa ville natale (par exemple son collègue Hadschi-Tschagani, un écrivain aussi). Il publiait aussi, en 1770,

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 24-29.

<sup>2</sup> Nos *Studiî și documente*, XII, *passim*.

<sup>3</sup> Papahagi, loc. cit., p. 20, note.

chez le typographe vénitien Antoine Bortoli, cédant à l'insistance du même Kosmiski, une *Πρωτοτυπία*: elle contient un précieux dictionnaire grec vulgaire, valaque et albanais et on y retrouve aussi une traduction de l'Ancien Testament en albanais.

Il paraît qu'à ce moment Moschopolis avait déjà subi cette invasion dévastatrice des Albanais, en pleine migration vers le Sud, vers la Morée, qui fut une des causes de sa ruine, mais certainement pas la seule. En 1774 paraissait, à Venise, aussi une seconde édition de l'*Εισαγωγή*.

Déjà cependant les conditions favorables pour le commerce intérieur de la Turquie occidentale avaient disparu. La guerre russo-turque de 1769-1774 eut pour suite une série de troubles intérieurs, de migrations, d'attaques contre les centres connus pour leur richesse. Et cet état de choses dura jusqu'aux guerres de la Révolution française, qui amenèrent les Français en Dalmatie et en Albanie, guerres précédées en ce qui concerne ces régions par la fondation de cet État d'Ali-Pacha qui comprenait, avec l'Épire entière, de nombreux territoires macédoniens et grecs et tous les districts de la Thessalie. De nouveau, le commerce afflua vers les villes du littoral et, à l'intérieur, vers Ianina, la Capitale du despote. Moschopolis ne pouvait plus vendre à Venise déchue ses draps, ses laines, ses peaux; elle déchet lentement, ses maisons furent abandonnées et tombèrent en ruine, la partie la plus aisée, la plus intelligente et active de sa population abandonna pour toujours le sol de la patrie, désormais stérile, pour s'établir dans ces centres de la Monarchie autrichienne, où les leurs faisaient partie depuis longtemps de la bourgeoisie la plus considérée.

Ou aurait pu s'attendre à un établissement de ces riches Aroumains dans les principautés du Danube, où Rhigas trouva pendant quelque temps un abri, comme employé au consulat de France et comme secrétaire d'un boïar. Mais, à l'époque dite des Phanariotes, ce n'était pas un territoire de sécurité pouvant remplacer l'autonomie locale dont cette population jouissait dans sa patrie. On voit bien les princes de Valachie à partir de l'année 1784 accorder, sans doute d'après l'intervention des moines ou de quelque protecteur établi à Bucarest, une subvention annuelle au

„saint et divin monastère qui s'appelle de Saint Naoum, près de la cité d'Okhrida, bâti et élevé dès les fondements par le bon chrétien et le grand empereur Michel Boris (*Burisä*), consacré au pieux saint Naoum et où reposent les reliques de Sa Sainteté, faisant des miracles“ (photographies dans la Bibliothèque de l'Académie Roumaine; nous publions ce document, d'après la forme datée du 18 avril 1792, dans notre *Revista Istorică*).

Mais les Aroumains comme tels n'apparaissent pas. Les personnages nommés „Machidon“, parfois de simples paysans<sup>1</sup>, n'étaient pas toujours originaires de Macédoine, quelle que fût du reste leur nation; Alexandre-le-Grand enflammait à cette époque encore l'imagination populaire. On rencontre cependant un Théodore de Krouchévo, Tudurachi Cruşuvan, à Jassy en 1816<sup>2</sup>.

Vienne et Bude furent surtout désormais la résidence de ces marchands qui continuèrent leurs relations avec l'Orient, qu'ils connaissaient si bien<sup>3</sup>. Mais cette diaspora des „eupatrides“ de Moschopolis s'étendit beaucoup plus loin: sans mentionner ceux qui ne revinrent plus de Philadelphie en Amérique, le protopope Oukouta, un *Μοσχολίτης*, qui n'oubliait guère son origine, s'établit dans cette qualité à Posen, „dans la Prusse méridionale“, et c'est de cette ville qu'il envoya son manuscrit en 1797 à Vienne, où les frères Markidès Poulio (Puliu), des Aroumains aussi, de Şatişta, travaillaient comme éditeurs d'ouvrages grecs, qu'ils envoyaient dans la Turquie proprement dite et dans les Principautés danubiennes, où il y avait un nombreux public lettré. Cet ouvrage, consacré „à l'honneur de sa nation“, s'appelle: *Νέα Παιδαγωγία* et comprend, ainsi que le montre le second titre, un „Alphabet pratique“ (*Ἀλφαβητάριον εὐκόλον*) pour les „Romano-Valaques“. C'est un ouvrage de grammaire, contenant les prières usuelles dans le dialecte des Aroumains<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Ionaşco Machidon; nos *Studii şi documente*, VI, p. 129, no. 11; un Souldschar Basile Machedon, en 1797; *ibid.*, VII, p. 345; un Étienne Machidonean à Botoşani en 1776; *ibid.*, p. 126, no. 23; une Hélène „Macedon“ à Naszód, en Transylvanie (1806), *ibid.*, VIII, p. 86, no. 40.

<sup>2</sup> *Ibid.*, VII, p. 145, no. 90. En 1824 des „marchands de Macédoine et l'Épire“ achetaient des bestiaux et du suif à Craiova; *ibid.*, VIII, pp. 92-94.

<sup>3</sup> Dès 1751 Démètre Misios de Cozéna et Géorgiopoulos de Şatişta faisaient imprimer un „thysiastère“ d'autel; nos *Studii şi documente*, XII, p. 300, no. 14.

<sup>4</sup> L'ouvrage a été reproduit par Papahagi, loc. cit.

L'ouvrage du prêtre Daniel, fils de Michali Adami Hadschi de Moschopolis, publié en 1802 à Constantinople, à ce qu'il paraît<sup>1</sup>, a-t-il eu une édition moschopolitaine, vers 1770, ainsi que l'affirme Leake, qui en reproduit le „lexique en quatre langues“ (grec, slave, albanais et valaque)? La qualité de „didascalé“ de l'auteur serait un argument, car il ne fut pas le maître d'école de ses jeunes congénères à Vienne; il était, du reste, comme Kavalliotès aussi, hierokéryx et prédicateur. Son *Εἰσαγωγικὴ διδασκαλία* fut imprimée donc en 1802 par les soins du Métropolitite de Pélagonie, Nectarius, et la préface versifiée recommande aux „Albanais, aux Valaques, aux Bulgares et à d'autres nations“ d'„abandonner leur langue et leur coutumes barbares“ pour adopter celles des Grecs, leur maîtres en fait de civilisation.

Ces idées ne dominaient plus la pensée des Aroumains transplantés dans la Monarchie des Habsbourg, juste à l'époque où un puissant courant national vivifiait leurs frères de Hongrie, au commencement du XIX-e siècle. Du reste, il n'est pas probable, ainsi que nous l'avons déjà dit, que Vienne, d'où les frères Poullio avaient été contraints à partir, dès 1798, à cause de leurs relations avec Rhigas le révolutionnaire, soit le lieu d'impression de cet écrit.

Ce mouvement de rénovation qui animait tous les Roumains, leur rappelant, pour leur inspirer confiance dans l'avenir, leur origine romaine, est servi aussi par les nouveaux produits littéraires des Aroumains de Vienne. Roja essayait, dès 1809, dans sa *Măestria ghiovăsirii românești cu litere latinești* („art d'écrire le roumain en lettres latines“), ouvrage paru à Pesth, de donner un nouveau vêtement, en relation avec la tradition romaine, à son dialecte aroumain: son ouvrage est aujourd'hui très rare. Tout récemment M. Papahagi a donné, après avoir réédité Kavalliotès et Daniel, une nouvelle édition de la grammaire de Michel G. Boiagi, professeur à l'école grecque de Vienne, parue, avec un texte grec et allemand, en 1813 (Mihail G. Boiagi, *Gramatică romînă sau macedo-romînă*, Bucarest 1915). Cette grammaire est très intéressante sous le rapport philologique sans doute, mais l'élément local dans la pensée de l'auteur, aussi bien que dans les sujets dont s'occupent les dialogues qui suivent, en aroumain, en grec et en allemand, manque complètement. C'est un Rou-

<sup>1</sup> Cf. Wace et Thompson, ouvr. cité, p. 297.

main d'Autriche qui écrit: né peut-être dans ce pays, où il devait finir ses jours en 1842, ces attaches avec les régions du Pinde sont très faibles.

Le sentiment de communauté nationale roumaine devait transplanter enfin les intellectuels des Aroumains dans la Roumanie, unie et libre, du Danube. On essaya de Bucarest une réviviscence de l'école et de l'Église roumaine dans ces contrées de „Macédoine“. Un long et coûteux labeur, qui dura presque un siècle, sans atteindre les résultats qu'on espérait. L'Église n'exista à vrai dire jamais que par des prêtres „nationalistes“ souvent abandonnés à leur bonne étoile et, quant à l'école, à la littérature, aux journaux et aux revues, le caractère d'importation les rendait plutôt stériles. La paix de Bucarest, avec ses garanties pour le développement culturel et religieux des Roumains, ne porta pas remède à cet état de choses. „Nous n'avons pas de père, nous sommes perdus“, c'est ainsi que se plaignaient les Aroumains délaissés à la vue de leurs frères plus heureux de Roumanie.

Mais la principale faute n'est pas celle des inspecteurs et directeurs, des consuls et des agents roumains. Elle est plus lointaine. Au moment où la richesse, l'intelligence des „Vlaques“ émigrant de Moschopolis à Pesth, à Vienne, en Europe et en Amérique, le sort de la nation était scellé. Ces marchands, ces maîtres d'école devaient être dénationalisés dans le milieu occidental où ils étaient clairsemés et, de leur côté, les simples bergers restés chez eux, les pauvres artisans, les boutiquiers pauvres ne pouvaient pas progresser sans une classe dirigeante formée et restée dans le pays. Or ceux qui néanmoins devenaient des lettrés ou des ouvriers entreprirent une nouvelle et dernière émigration: les premiers passèrent en Roumanie, les autres jusqu'en Amérique.

Il ne faut pas chercher ailleurs que dans cette perpétuelle scission entre les éléments supérieurs et le bas peuple l'explication de la décadence—espérons: passagère—qui atteignit un des peuples les plus anciens, les mieux doués et les plus sympathiques de la vieille Europe. Après le dernier partage de l'Empire ottoman, il n'y a qu'un seul pays où on pourrait essayer une œuvre de plus grande solidarité nationale par le retour des émigrés: en Albanie, si ce nouvel État lui-même aura un avenir.

N. Iorga.